

Maison d'Auguste Comte

L'Heure Philo du 16 avril 2019

« Le monstre »

Le monstre met au jour les limites morales de l'humanité : « *on eût dit un géant brisé et mal ressoudé. Quand cette espèce de cyclope parut sur le seuil de la chapelle, immobile, trapu, et presque aussi large que haut, carré par la base, comme dit un grand homme, à son surtout mi-parti rouge et violet, semé de campaniles d'argent ' et surtout à la perfection de sa laideur, la populace le reconnut sur le champ, et s'écria d'une voix: - C'est Quasimodo, le sonneur de cloches ! c'est Quasimodo, le bossu de Notre-Dame! Quasimodo le borgne! Quasimodo le bancal ! Noël ! Noël On voit que le pauvre diable avait des surnoms à choisir. -Gare les femmes grosses ! criaient les écoliers. - Ou qui ont envie de l'être, reprenait Joannes. Les femmes en effet se cachaient le visage. - Oh! le vilain singe, disait l'une.- Aussi méchant que laid, reprenait une autre.- C'est le diable, ajoutait une troisième » Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, Livre 1, chapitre V.*

La difformité du corps de Quasimodo en fait un monstre, rejeté de l'humanité, impensable et innommable, : le monstre est montré du doigt. L'étymologie latine, le dénomatif *monstrum* du verbe *monstrare* (montrer) l'indique : le monstre est montré et dénommé plutôt que nommé. Les mots manquent pour décrire sa réalité. La description de Victor Hugo l'illustre. Le dictionnaire Littré précise encore le lien étroit entre *monstrum* et le verbe *monere* (*avertir, par suite d'une idée superstitieuse des anciens*) dont il résulterait : la réalité du monstre a une puissance paradoxale annonciatrice de merveilles. L'inquiétude que le corps du monstre suscite peut aussi évoquer des merveilles : par exemple, Silène le satyre est une puissance naturelle indépendante. Intégré parmi les divinités, Silène fascine et émerveille. L'étrangeté du corps du monstre inquiète, la puissance sidère.

La puissance évocatrice du monstre se retrouve dans les occurrences langagières les plus ordinaires : quand on fait un monstre d'une chose ou lorsqu'on se fait des monstres de tout.

Dans *Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq, le personnage principal se retrouve en déplacement professionnel à Rouen et aperçoit un dogue à l'allure monstrueuse. « *Je finis par me lasser de cette observation sans issue, et je me réfugie dans un café. Nouvelle erreur. Entre les tables circule un dogue allemand énorme, encore plus monstrueux que la plupart de ceux de sa race. Devant chaque client il s'arrête, comme pour se demander s'il peut ou non se permettre de mordre.*

A deux mètres de moi une jeune fille est attablée devant une grande tasse de chocolat mousseux. L'animal s'arrête longuement devant elle, il flaire la tasse du museau, comme s'il allait soudain laper le contenu d'un grand coup de langue. Je sens qu'elle commence à avoir peur .Je me lève, j'ai envie d'intervenir, je hais ce genre de bêtes. Mais finalement le chien repart ».

Outre l'inquiétude que le chien suscite par la puissance de son corps, c'est le bien le passage à la limite de la catégorie de dogue qui justifie sa dénomination d'être monstrueux.

C'est aussi le sens que donne la tératologie – étude médicale des monstres quand elle désigne le monstre comme : « *un corps organisé, animal ou végétal, qui présente une conformation insolite dans la totalité de ses parties, ou seulement dans quelques-unes d'entre elles* » (Dictionnaire Littré). Le monstre est alors l'objet de curiosité ou de rejet pur et simple : de la nature quand l'organisme n'est pas viable, de l'humanité quand la forme corporelle déroge aux normes généralement admises (*Elephant Man* de David Lynch).

Du physique au moral, il n'y a alors qu'un pas à franchir : la forme du corps est alors envisagée comme le signe d'intentions malveillantes. Le monstre est désormais comme « *une personne cruelle, dénaturée, ou remarquable par quelque vice poussé à l'excès* » (Dictionnaire Littré).

Le monstre est une réalité suggestive, qu'il renvoie à un imaginaire individuel ou collectif ou à la forme inappropriée aux normes de la classification d'un être présent dans le monde (la tératologie est

une science à part entière et à part puisqu'elle étudie les formes qui font exception). L'inquiétude que suggère le monstre entre l'effroi et la fascination attestent des limites de la raison : l'humanité rejette ou admet ce qu'elle ne parvient pas à comprendre.

Le monstre atteste-t-il des simples limites de la raison ? N'y a-t-il pas une objectivité des êtres monstrueux ? Que révèle alors la présence des monstres de nous-mêmes et du rapport que nous entretenons avec les monstres ? La morale qui rejette les monstres en dehors de l'humanité ne dévoile-t-elle pas les limites des normes et des valeurs construites par les civilisations ?

I/ Le monstre comme un élément de l'esprit humain (moment de la subjectivité)

a) Un fait de l'imaginaire individuel de l'enfance

Parmi les *Contes d'Hoffman* dont Offenbach tira la matière de l'opéra éponyme se trouve *L'homme au sable* : « *C'est un méchant homme qui vient chez les enfants qui ne veulent pas aller au lit, jette des poignées de sable dans leurs yeux, ce qui fait sauter ceux-ci tout sanglants hors de la tête. Alors il jette ces yeux dans un sac et les porte dans la lune en pâture à ses petits qui sont dans le nid avec des becs crochus comme ceux des hiboux, lesquels leur servent à piquer les yeux des enfants des hommes qui n'ont pas été sages.* » Le marchand de sable évoqué par maints parents suggère l'exemple du monstre que l'imaginaire individuel de l'enfance parvient peu ou prou à domestiquer.

« *Original originaire* », selon la définition de Freud dans *L'inquiétante étrangeté*, le monstre est la trace conservée d'une image aux contours manquant de netteté, en dehors des normes, à mi-chemin entre vie intérieure et monde extérieur, à la lisière de l'humanité. Le monstre est alors une forme qui passe du conscient à l'inconscient, en perdant toutes références temporelles à l'événement qui l'a fait apparaître tandis que s'effacent les premières formes qui le rendaient saisissable par l'imaginaire infantin. « *L'inquiétant est ce mode de l'effroyable qui remonte à d'anciennement connu, au depuis longtemps familier* », S. Freud, *L'inquiétante étrangeté* (1919).

b) Les monstres de l'imaginaire collectif

Il n'y a pas d'inconscient collectif parce que la culture relève d'un apprentissage conscient. L'accès à une culture commune suppose en effet une instruction. Le Minotaure, la Méduse, le Dragon sont des figures connues qui surgissent sur fond de légendes et d'interventions de héros : Thésée pour le minotaure, Persée pour la Méduse, saint-Michel pour le dragon. Le monstre met le monde en désordre et le héros l'ordonne dans un geste fondateur à l'ordre social ou au salut.

L'éducation a pour but de maîtriser une âme féroce. L'image qu'emploie Platon dans le Livre IV de la *République* est éloquent : l'âme humaine est d'emblée de forme monstrueuse.

« *Formons par la pensée une image de l'âme comme celle de ces anciens monstres dont parle la fable : la chimère, Scylla, Cerbère, et nombre d'autres qui réunissaient dit-on, en un seul corps des formes multiples. Façonne une sorte de monstre à formes et à têtes multiples, têtes d'animaux paisibles et têtes de bêtes féroces, rangées en cercle, et donne-lui le pouvoir de changer et tirer de lui-même toutes ces formes* ». Les monstres de la mythologie sont à l'image de la monstruosité de l'âme humaine que l'éducation morale informe et rend conforme aux valeurs de la cité et à la vertu politique de la justice.

c) L'imaginaire poétique et politique : l'homme est un produit de l'art

L'homme parvient parfois à donner vie à ses propres monstres. L'artefact qu'il réalise est alors à la mesure de sa propre monstruosité. Hobbes conçoit la monarchie absolue comme un Léviathan en donnant le nom du monstre biblique à son œuvre principale de philosophie politique et morale. Inspirée par le *Psaume 74:13-14* : « *toi qui fendis la mer par ta puissance, qui brisas les têtes des monstres sur les eaux ; toi qui fracassas les têtes de Léviathan pour en faire la pâture des bêtes sauvages* ». Roi du chaos originaire, le Léviathan inspire la crainte et impose le lien entre les individus au-dessus desquels il règne en maître. Mortel, le monstre doit être protégé par une séparation absolue. La monstruosité de l'homme est à la mesure de la menace qu'il constitue pour autrui : « *l'homme est*

un loup pour l'homme ». Seule la crainte d'une plus grande menace le civilise. La civilisation est le monstre du monstre.

Créature de l'homme, le monstre est un reflet de sa propre monstruosité. Le monstre introduit dans le monde, mis au ban de l'humanité, finit rejeté comme la pire des créations de la technique et de la nature de l'homme.

La créature monstrueuse du docteur Frankenstein aspirait à s'humaniser. « *Autrefois, j'espérais follement rencontrer des êtres qui, oubliant ma laideur, m'aimeraient pour les qualités dont je savais faire montre. Je me nourrissais de pensées élevées d'honneur et de dévouement. Hélas, le crime m'a désormais rabaissé à un rang inférieur à celui de l'animal le plus vil. Il n'existe pas de crime, pas de haine, pas de cruauté, pas de misère qui se puisse comparer à la mienne. Quand je songe à la liste effrayante de mes péchés, je ne puis croire que je fus bien cette créature dont l'esprit était rempli de visions sublimes et transcendantes de la beauté et de la majesté de la bonté. Mais ainsi va la vie, l'ange déchu devient un démon malfaisant. Pourtant, cet ennemi de Dieu et des hommes, lui-même, avait des amis et des compagnons dans sa désolation ; hélas, je suis seul* » (Mary Shelley, *Frankenstein ou Le Prométhée moderne*). Le créateur se dérobe à ses propres responsabilités. La créature est la monstruosité humaine objectivée.

II/ Le monstre de la nature (le moment de l'objectivité)

a) Classer

Le monstre naturel nous fait face et suscite, par-delà le merveilleux que le mythe exprime, l'étonnement philosophique et l'aveu des limites de la faculté de connaître de l'homme. Aristote le rappelle dans *La Métaphysique* ; philosopher c'est « *apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance* ». Apercevoir le monstre, c'est reconnaître sa propre ignorance et réveiller son propre désir de connaissance. Les monstres se trouvent certes dans les mythes: « *c'est pourquoi aimer les mythes est, en quelque manière se montrer philosophe, car le mythe est composé de merveilleux* » mais aussi dans la nature dont ils constituent « *une forme inachevée* » n'ayant pas atteint sa forme finale (*télos*). Aristote est non seulement le père de l'histoire naturelle qui inventorie et classe les individus par famille, espèce et règne mais aussi le fondateur de la tératologie – étude des monstres - qui regroupe les formes du vivant qui font exception dans le détail ou leur système aux essences reconnaissables dans la nature.

b) Comprendre le comprendre

L'objectivité du monstre accuse les limites de la faculté de connaître et la difficulté d'inclure les êtres qui se présentent d'abord à travers leurs différences. Réfléchir sur les monstres, c'est réfléchir sur l'homme . L'humanisme de la renaissance interroge alors les présupposés de la connaissance humaine « *Combien de choses appelons-nous miraculeuses et contre nature ? Cela se fait par chaque homme et par chaque nation, selon la mesure de son ignorance. Combien trouvons-nous de propriétés occultes et de quintessences? Car, aller selon nature, pour nous, ce n'est qu'aller selon notre intelligence, autant qu'elle peut suivre et autant que nous y voyons : ce qui est au-delà est monstrueux et désordonné. Or, à ce compte, aux plus avisés et aux plus habiles tout sera donc monstrueux* » (Montaigne, *Essais*, II, 12). Pour avancer vers une compréhension du monstre, il faut s'affranchir du préjugé de l'insaisissabilité de la figure de l'exception.

c) La tératologie bien comprise

La tératologie est partie intégrante des sciences naturelles comme l'embryologie (discipline connexe essentielle), anatomie comparée, zoologie, taxinomie dont elle emprunte les outils. L'ordre de la nature n'est plus alors rapportée à une force transcendante ou divine ordonnatrice de lois parfaites. Le monstre n'est pas un raté de la nature mais une forme anomalique. Certaines formes de monstres sont bel et bien viables

« Ainsi si l'on confond anomalie et pathologie, c'est parce que l'on se place sous le point de vue de la pratique médicale. Or, sous le point de vue pratique, les anomalies sont de deux genres. Les unes, et ce sont les plus nombreuses, ne rendent point nécessaires les secours de la médecine ou de la chirurgie, soit que, très-peu importantes, elles soient sans influence sur les fonctions vitales, soit au contraire que trop graves elles excluent complètement la viabilité. D'autres, au contraire, plus ou moins nuisibles aux êtres qui les présentent, ou même, si elles sont abandonnées à elles-mêmes, nécessairement mortelles, sont susceptibles d'une guérison complète ou au moins d'une amélioration » (Etienne Geoffroy Saint-Hilaire *Traité de tératologie*). Les monstruosité ne sont pas de l'ordre de l'impensable ; elles mettent en cause les catégories classiques de la taxinomie et invitent à redéfinir les lois (nomologie) : « Admettez-vous, au contraire, que les Monstruosité ont aussi leurs lois ? Considérez-vous ces lois comme réductibles aux lois de l'ordre normal ? Par cela même, vous faites tomber la barrière qui s'élevait devant la tératologie : la connaissance des derniers peut et, dès lors, elle doit devenir le complément de celle des premiers ». La tératologie oblige l'homme à une nouvelle révolution copernicienne des sciences et élargit les catégories de la pensée humaine. Cette révolution consiste dans un impératif de la nature adressé à ceux qui veulent la comprendre.

III/ Le monstre civilise l'homme

a) Sortir de la dialectique du normal et pathologique ?

Les lois de la nature sont-elles universelles et immuables ? Bergson se pose la question dans l'évolution créatrice *Manifestement*, il ne suffit pas de les découvrir pour ordonner le monde dans la marche en avant d'un progrès des connaissances et de la civilisation. L'ordre de la nature est une fable: « L'harmonie n'existe donc pas en fait ; elle existe plutôt en droit : je veux dire que l'élan originel est un élan commun et que, plus on remonte haut, plus les tendances diverses apparaissent comme complémentaires les unes des autres. Tel le vent qui s'engouffre dans un carrefour se divise en courants d'air divergents, qui ne sont tous qu'un seul et même souffle. L'harmonie, ou plutôt la « complémentarité », ne se révèle qu'en gros, dans les tendances plutôt que dans les états. Surtout (et c'est le point sur lequel le finalisme s'est le plus gravement trompé), l'harmonie se trouverait plutôt en arrière qu'en avant » (Bergson, *L'évolution créatrice*.) La science et la philosophie- apparaissent bornées par l'impératif moral de l'ordre. Ne voir dans la vie que l'expression d'une légalité, c'est manquer la figure de l'exception ou l'intégrer dans la dialectique du normal et du pathologique. Le monstre n'est-il pas un être normatif quand son organisme fait système pour se maintenir en vie ?

b) Le rêve de d'Alembert et quelques autres

La science est le domaine de l'universel . L'axiome d'Aristote répété à l'envi depuis le livre A de *La métaphysique* est devenu un credo pour les esprits dogmatiques « Il n' y a de science que de l'universel ». Or la science se donne pour but de connaître le réel et le réel est à chaque fois singulier. Les monstres sont omniprésents parce que chaque individu spécifie l'espèce « l'homme n'est peut-être que le monstre de la femme, ou la femme le monstre de l'homme ». Diderot ajoute « Il y a autant de monstres qu'il y a d'organes dans l'homme, et de fonctions : des monstres d'yeux, d'oreilles, de nez qui vivent, tandis que les autres ne vivent pas . Le rêve de d'Alembert reste encore un appel vibrant à l'élargissement de la pensée humaine.

Conclusion

Le monstre est la figure de l'exception dans l'ordre de nos connaissances. A l'heure du triomphe des sciences positives et de l'éradication des formes singularisées de la vie, la tératologie est une science qui nous éclaire sur nous-mêmes – c'est pourquoi elle suscite tant d'effroi. La civilisation et la science gagneraient à s'élargir aux formes qui répugnent spontanément à l'esprit.